

## ***Un apatride italien francophile***

### ***Qui était Giuseppe Ungaretti?***

Le poète italien Giuseppe Ungaretti, fils de Lucquois émigrés en Afrique, a passé son enfance en Egypte, a vécu des années à Paris, s'est enfin établi (d'une façon instable d'ailleurs) en Italie. Suite à cet itinéraire, il s'est souvent qualifié de nomade, d'apatride, de « girovago ». Il a néanmoins affirmé, à plusieurs reprises, avoir deux patries, l'Italie et la France, tour à tour nationales, culturelles, linguistiques et littéraires. Je souhaiterais souligner la relation qui existe entre l'évolution de ce discours et la position occupée par l'auteur aux différents moments de sa trajectoire littéraire<sup>1</sup>.

Le premier texte d'Ungaretti concernant la question de la nationalité est une lettre de l'automne 1914 :

È questa la mia sorte? E chi dovrebbe accorgersi che patisco? Chi potrebbe ascoltarmi? Chi può dividere il mio patimento? Sono strani i miei discorsi. Sono un estraneo. Dappertutto. Mi distruggerò al fuoco della mia desolazione? E se la guerra mi consacrasse italiano? Il medesimo entusiasmo, i medesimi rischi, il medesimo eroismo, la medesima vittoria. Per me, per il mio caso personale, la bontà della guerra. Per tutti gli italiani, finalmente una comune passione, una comune certezza, finalmente l'unità d'Italia<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Pour la notion de trajectoire, voir les ouvrages de Pierre Bourdieu sur le champ littéraire, et notamment le paragraphe *Dispositions et trajectoires*, in *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Editions du Seuil, 1994, pp. 81-89.

<sup>2</sup> G. Ungaretti, *1911-1969*, a cura di M. A. Terzoli, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 2000, p. 29. Lettre de l'automne 1914.

L'auteur fait état d'un « manque ». Il se dit apatride, mais il désire se sentir italien. L'appartenance à une patrie relève pour lui d'un sentiment d'unité, de cohésion, d'unanimité. La participation à la grande guerre engendrera ce sentiment chez lui et chez les Italiens. Mais à qui s'adresse Ungaretti ? Le destinataire de sa lettre est Giuseppe Prezzolini, un des représentants les plus illustres du groupe florentin des « Vociani ». Ardengo Soffici et Giovanni Papini font aussi partie de ce groupe, formé autour des revues «La Voce» et «Lacerba ». Papini, Soffici et Prezzolini sont à l'époque les principaux «mentors» d'Ungaretti dans le monde des lettres, ceux qui lui assurent sa première reconnaissance littéraire. Ils visent, à l'aide de leurs revues notamment, à susciter une plus forte identité nationale et une plus grande cohésion entre les Italiens<sup>3</sup>. Ils se battent pour l'entrée de l'Italie dans la grande guerre, parce qu'ils la considèrent « una prova di maturità morale della nazione italiana »<sup>4</sup>. Ils estiment aussi que la guerre peut fortifier l'unité des Italiens. Ils pensent que celle-ci, presque accomplie sur le plan géographique, reste à faire sur le plan moral. Il faut donc consolider le sentiment national ; il faut que les Italiens aient le sentiment d'appartenir à une collectivité soudée et harmonieuse. Les mots qu'Ungaretti adresse à Prezzolini sont donc proches du discours sur la patrie de ses compagnons de route de l'avant-garde florentine.

Entre 1915 et 1920, Ungaretti reste très lié à ce groupe nationaliste. Il participe à la grande guerre comme soldat italien. Une mise en évidence de l'identité

---

<sup>3</sup> Cfr. E. Gentile, *Italianismo e umanismo. Le ambivalenze de «La Voce»*, in AA.VV., *«La Voce» e l'Europa. Il movimento fiorentino de «La Voce»: dall'identità italiana all'identità culturale europea*, a cura di D. Rüesch e B. Somalvico, Roma, Presidenza del Consiglio dei Ministri, Dipartimento per l'Informazione e l'Editoria, 1995, pp. 21-38, 25: «Definire in senso moderno l'identità nazionale diffondendola nella coscienza collettiva, per formare una coscienza morale unitaria fra gli individui e le classi era lo scopo della riforma intellettuale che *La Voce* ambiva contribuire a realizzare».

<sup>4</sup> Id., *La grande Italia. Ascesa e declino del mito della nazione nel ventesimo secolo*, Milano, Mondadori, 1997, p. 125.

nazionale sous forme d'unanimité apparaît maintes fois dans ses textes, aussi bien poétiques qu'épistolaires. Un poème de 1916, nommé *Italie*, établit une liaison entre la guerre et l'identité nationale comme sentiment unanime :

Sono un poeta  
un grido unanime  
sono un grumo di sogni

Sono un frutto  
d'innomerevoli contrasti d'innesti  
maturato in una serra

Ma il tuo popolo è portato  
dalla stessa terra  
che mi porta  
Italia

E in questa uniforme  
di tuo soldato  
mi riposo  
come fosse la culla  
di mio padre<sup>5</sup>.

---

<sup>5</sup> G. Ungaretti, *Italia*, in *Il porto sepolto*, Udine, Stabilimento Tipografico Friulano, 1916, aujourd'hui édité par C. Ossola, Venezia, Marsilio, 1990, p. 88.

L'identité nationale est acquise pendant la guerre (dans l'uniforme de soldat) et vécue comme identification unanime (le cri unanime) avec le peuple (portée par la même terre qui porte le poète). Cette idée est aussi à la base de *Popolo*<sup>6</sup> (édité par la revue nationaliste « Lacerba ») et de plusieurs lettres à Soffici et à Papini<sup>7</sup>.

Néanmoins, dans un autre poème, c'est l'aliénation qui prend le dessus, le sentiment de n'appartenir à aucun lieu ni à aucun pays :

In nessuna

parte

di terra

---

<sup>6</sup> Cfr. Id., *Popolo*, in «Lacerba», 8 maggio 1915, dans G. Ungaretti, *Vita d'un uomo. Tutte le poesie*, a cura di Leone Piccioni, Milano, Mondadori, 1969, p. 603 : «Centomila le facce comparse / a assumersi / la piramide che incantata trabaccola / sorrette / all'osanna di cento bandiere / al vincolo agitate / di un subdolo diavolo accorso / al comune bramito di accenderci / di un po' di gioia».

<sup>7</sup> Cfr. Id., *Lettere a Giovanni Papini*, a cura di M. A. Terzoli, introduzione di L. Piccioni, Milano, Mondadori, 1989, p. 224. Lettre datée de début novembre 1918: «E amo questa terra vezzosa e epilettica, questa furiosa e mite Italia, e amo il suo popolo giacché m'amo oltre ogni misura. Sono tanto un italiano, e tanto un italiano di popolo, mio Papini. Sono nato dal popolo, da contadini che migliaia d'anni in un fiato di terra in San Concordio di Lucchesia si rifacevano quietamente, razza di una purezza come poche altre ramificate al chiaro. E mi avvenne di nascere lontano, in una cosmpoli, in un'antica fucina di contrastanti civiltà. Ho incrociato come un guerrin Meschino i quattro punti cardinali alla ricerca tremendamente deliziosamente ostacolata della mia consaguineità. Sono un italiano di nostalgia». Voir aussi Id., *Lettere a Soffici*, a cura di P. Montefoschi e L. Piccioni, Firenze, Sansoni, 1985, p. 42. Lettre datée du 30 août 1918: «Sono "buon popolo", con il nostro martirio facciamo l'Italia più bella e più grande».

mi posso

accasare

a ogni

clima

che passo

mi trovo

languente

che gli ero

già stato

assuefatto

me ne stacco

sempre

straniero <sup>8</sup>.

Ce texte rappelle la lettre à Prezzolini citée auparavant, mais en diffère sur un point essentiel : le poète se dit nomade et étranger partout, mais n'évoque pas de perspective ou de sentiment d'italianité. Ce poème a été écrit par le même homme, dans la même situation biographique (la participation à la guerre de 14-18), mais il naît d'une nouvelle liaison littéraire avec une revue nommée « La

---

<sup>8</sup> Id., *Girovago*, in « La Raccolta », 15 giugno 1918, dans *Tutte le poesie*, cit., p. 654-655.

Raccolta » et dirigée à Bologne par Giuseppe Raimondi. Cette revue, contrairement à « La Voce » et « Lacerba », ne fait aucun éloge de la guerre ni de l'identité nationale. On y parle souvent, comme l'a rappelé Lia Fava Guzzetta, de « “pellegrini disorientati, “girovaghi”, “stranieri”, “scampati” » ainsi que « della “malinconia”, della “stanchezza”, dell’ “addio alla vita”, della “disperazione”, della “partenza” ». Le texte d'Ungaretti est donc contradictoire par rapport à d'autres discours qu'il tenait à la même époque. Comme ceux-ci, il reste néanmoins proche du discours mené par un des milieux avec lesquels il est en relation et demeure approprié au contexte auquel il s'adresse.

Toute négation de la nationalité aurait paru pour le moins déplacée, quelques années plus tard, dans les articles qu'Ungaretti publie, de 1919 à 1920, dans le quotidien nationaliste de Benito Mussolini « Il Popolo d'Italia » : le nomadisme disparaît de ces textes, pour laisser le champ libre à l'Italie, à la victoire, à une nouvelle adhésion à la patrie, ainsi qu'à une « révolution dans l'ordre » préconisée par le fascisme naissant<sup>9</sup>.

Mais un mois après la dernière collaboration au journal de Mussolini, apparaît un changement, toujours sur le thème de sa propre nationalité :

---

<sup>9</sup> Voir notamment *Italia* (13 juillet) et *Aderisco alla patria e alla rivoluzione* (13 novembre 1919). Sur les articles d'Ungaretti parus dans le journal de Mussolini, cfr. M. Guglielminetti, *Le lettere parigine di Ungaretti*, in AA.VV., *Atti del convegno internazionale su Giuseppe Ungaretti*, a cura di C. Bo, M. Petrucciani, M. Bruscia, M. C. Angelini, E. Cardone, D. Rossi, Urbino, 4 Venti, 1981, pp. 1063-1077; M. Ostenc, *Ungaretti et le fascisme révolutionnaire*, in *Intellectuels italiens et fascisme (1915-1929)*, Paris, Payot, 1983, pp. 167-207. Trois poèmes sur la patrie (*Popolo, 1914-1915, Epigrafe per un caduto della rivoluzione*) seront plus tard confiés par Ungaretti à une *Antologia di poeti fascisti*, a cura di Mariani dell'Anguillara e O. Giacobbe, Roma, Istituto Grafico Tiberino, 1935.

Je suis un étranger en Italie, comme en France, aussi bien qu'ailleurs. Je ne présenterai pas des compatriotes, mais il y a, là-bas aussi, quelques compagnons de route<sup>10</sup>.

L'homme qui, quelques mois auparavant, disait son appartenance à la patrie italienne se dit de nouveau sans patrie et partout étranger. En outre, il tient à ne pas appeler compatriotes ces compagnons de route de l'avant-garde florentine à qui il avait auparavant manifesté son patriotisme. Mais ce discours, comme les autres, reste cohérent par rapport à une des positions occupées par l'auteur dans le monde des lettres. Il paraît en 1920 dans une revue appelée « L'Esprit Nouveau », alors qu'Ungaretti vit à Paris où il participe à la vie littéraire. Paris est la capitale d'une république mondiale des lettres qui est « patrie universelle exempte de tout patriotisme »<sup>11</sup>. « L'Esprit Nouveau » est une revue d'avant-garde. L'avant-garde parisienne ne connaît pas le discours nationaliste typique de l'avant-garde italienne, mais elle propose parfois un discours qui nie toute valeur à l'idée de patrie, un discours qui est propre, en particulier, aux milieux du dadaïsme et du surréalisme naissant avec lesquelles « L'Esprit Nouveau » et Ungaretti étaient liés à la même époque<sup>12</sup>.

Dans le texte que je viens de citer, il est aussi question de la France. Le poète se déclare étranger dans ce pays, comme en Italie et ailleurs. Néanmoins, dans une

---

<sup>10</sup> G. Ungaretti, *La doctrine de «Lacerba»*, in « L'Esprit Nouveau », I (1920), 2, dans *Vita d'un uomo. Saggi e interventi*, a cura di M. Diacono e L. Rebay, Milano, Mondadori, 1974, pp. 39-45, 39. Conçu pour « L'Esprit Nouveau », ce texte avait paru, quelques mois auparavant, dans la revue « Don Quichotte », dirigée par l'intellectuel de gauche Luigi Campolongo.

<sup>11</sup> Cfr. P. Casanova, *La république mondiale des Lettres*, Paris, Editions du Seuil, 1999, p. 37.

<sup>12</sup> Cfr. H. Béhar-M. Carassou, *Dada : histoire d'une subversion*, Paris, Fayard, 1990, pp. 189-190; L. Fontanella, *Ungaretti a Parigi: la partecipazione al dada / surrealismo e i rapporti con André Breton*, in AA.VV., *Miscellanea di italianistica in memoria di Mario Santoro*, a cura di M. Cataudella, Napoli, Edizioni Scientifiche Italiane, 1995, pp. 279-299; R. Gabetti e C. Olmo, *Le Corbusier e « L'Esprit Nouveau »*, Torino, Einaudi, 1975.

lettre à Papini, nationaliste mais francophile, il qualifiait la France de « patria della mia educazione » :

ora che manca poco per andare verso la patria della mia educazione, devo fermare qualcuno della mia patria d'origine e di speranza, devo fermare una speranza<sup>13</sup>.

Cette francophilie culturelle se double d'une francophilie linguistique. Afin d'obtenir une notoriété, voire une reconnaissance transalpine, il publie à Paris plusieurs poèmes « mis en français » par lui-même<sup>14</sup>. Il joue un rôle de médiateur littéraire entre l'Italie et la France et se présente comme traducteur potentiel d'auteurs italiens. Il dit à Papini, dont il veut être le traducteur en France, que la langue française est celle de ses plus beaux vers :

farò vivere colla lingua colla quale ho sillabato, e che m'è rimasta la più cara, il fiore della mia poesia, la tua poesia, Papini<sup>15</sup>.

Rentré en Italie en 1921, il continuera à afficher sa francophilie, aussi bien culturelle que linguistique. Le passage des années 20 aux années 30 marque toutefois un tournant dans son rapport avec la langue de culture : il réduit drastiquement la composition de poésies en français, ainsi que l'adaptation française, sans le concours d'un traducteur, de poèmes écrits auparavant en italien. Il s'intègre en même temps de plus en plus dans le champ littéraire italien,

---

<sup>13</sup> G. Ungaretti, *Lettere a Giovanni Papini*, cit., p. 226. Lettre écrite à la fin de la première guerre mondiale.

<sup>14</sup> Cfr. F. Livi, *Ungaretti soldat-écrivain sur le front français*, in *Ungaretti à Paris*, «Revue des Etudes Italiennes», XXXV (1989), 1-4, pp. 26-39, pp. 26-39; C. Maggi Romano, *Giuseppe Ungaretti in « Derniers Jours »*, in «Paragone», 312 (1976), pp. 80-112; D. De Robertis, «*Prim e*» francesi di Ungaretti, in AA.VV., *Ungaretti à Paris*, cit., pp. 40-50.

<sup>15</sup> G. Ungaretti, *Lettere a Giovanni Papini*, cit., p. 86. Lettre du début de l'année 1917.

revendique ses racines littéraires « nationales », les présente comme signe d'attachement à sa patrie :

Non cercavo il verso di Iacopone, o quello di Dante, o quello del Petrarca, o quello di Guittone, o quello del Tasso, o quello del Cavalcanti, o quello del Leopardi: cercavo il loro canto. Non era l'endecasillabo del tale, non il novenario, non il settenario del talaltro che cercavo: era l'endecasillabo, era il novenario, era il settenario, era il canto italiano, era il canto della lingua italiana che cercavo nella sua costanza attraverso i secoli, attraverso voci così numerose e così diverse di timbro e così gelose della propria novità e singolari ciascuna nell'esprimere pensieri e sentimenti: era il battito del mio cuore che volevo sentire in armonia con il battito del cuore dei miei maggiori di questa terra disperatamente amata<sup>16</sup>.

Le refus du français comme langue de poésie ne peut que rendre plus crédible cette image de « poète de la patrie » : il met Ungaretti à l'abri de l'accusation d'excessive francophilie qui lui était souvent adressée<sup>17</sup>, sans pour autant impliquer une disparition de sa poésie de la scène littéraire française, où il dispose, dès 1931, de traducteurs très valables<sup>18</sup>.

Défendue d'abord et abandonnée par la suite, la réputation de poète français sera finalement rejetée par Ungaretti dans une lettre de 1942 adressée à Giuseppe De Robertis qui lui proposait une réédition d'anciens textes français :

---

<sup>16</sup> Id., *Riflessioni sulla letteratura*, in «Gazzetta del Popolo», 11 maggio 1935, dans G. Ungaretti, *Vita d'un uomo. Saggi e interventi*, cit., pp. 274-275.

<sup>17</sup> F. Bernardini Napoletano, *Il lungo viaggio di Ungaretti attraverso il fascismo*, in V. Cardarelli – G. Ungaretti, *Lettere a Corrado Pavolini*, a cura di F. Bernardini Napoletano e M. Mascia Galateria, Roma, Bulzoni, 1989, pp. 103-153, 109.

<sup>18</sup> Tels que Pierre-Jean Jouve, Jean Chuzeville, Jean Lescure, Philippe Jaccottet.

Sono d'accordo che vengano date anche le poesie rifiutate; ma nessuna traduzione francese, né testi francesi. Non è la mia lingua. C'è sempre in esse qualche cosa di falso. In ogni caso, sarebbe cosa da editori francesi, e N.R.F., rivista e edizioni, e Commerce e Mesures, e cento altri periodici, ci pensarono a tempo opportuno e semplicemente nell'intento di fare amare l'opera di un poeta *italiano* originale<sup>19</sup>.

Ceci advient au moment de la plus haute consécration d'Ungaretti en Italie : il vient d'entrer dans le catalogue de Mondadori, premier éditeur national ; il vient d'être nommé *per chiara fama*, professeur de littérature italienne moderne et contemporaine à l'Université de Rome ; il va être élu dans la plus prestigieuse institution de haute culture (l'Académie Italienne); il est désormais considéré par bon nombre de critiques comme le premier poète de son pays. Sa réputation de poète français, utile auparavant, n'a plus aucune raison d'être et peut être désavouée.

Voici donc un poète presque obsédé par l'idée de patrie, un poète qui affirme et nie avoir des nationalités, tour à tour ethniques, culturelles et linguistiques. Si l'on se base uniquement sur les textes, son discours paraît incohérent, voire inexplicable. Si l'on se rapporte à la biographie de l'auteur ou à ce qu'il *aurait été* d'un point de vue existentiel, on peut efficacement expliquer les détours de son discours par un complexe identitaire lié à sa condition d'émigré<sup>20</sup>. Rien n'empêche néanmoins de penser que des conditions sociales, psychologiques, biographiques ont affecté son écriture par le biais de stratégies liées au rôle, aux entrées, au prestige de l'auteur dans la république des lettres. Une fois l'impact de ce facteur établi, nous comprenons plus précisément pourquoi le discours

---

<sup>19</sup> G. Ungaretti – G. De Robertis, *Carteggio 1931-1962*, a cura di D. De Robertis, Milano, Il Saggiatore, 1984, p. 32. Lettre datée du 4 septembre 1942.

<sup>20</sup> Cfr. J.-Ch. Vegliante, *Le poète émigré. Notes sur Giuseppe Ungaretti*, in AA.VV., *Gli italiani all'estero 2. Passages des Italiens*, études et documents réunis par J.-Ch. Vegliante, Paris, Publications de la Sorbonne Nouvelle, 1988, pp. 9-24.

d'Ungaretti s'est modifié, d'une certaine façon plutôt que d'une autre, à certains moments plutôt qu'à d'autres. Nous ne voyons pas, de prime abord, l'apatride, l'Italien ou le francophile, mais un homme de lettres qui a adapté son discours aux positions qu'il occupait dans l'espace littéraire.